

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue La proximité dans l'éloignement

Manon Tourigny

Volume 23, numéro 1, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tourigny, M. (2005). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : la proximité dans l'éloignement. *Ciné-Bulles*, 23(1), 50-51.

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue



La proximité dans l'éloignement

MANON TOURIGNY

Du 30 octobre au 4 novembre dernier avait lieu le 23^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Chaque édition du Festival ramène son lot de commentaires dithyrambiques à propos de l'accueil chaleureux et du professionnalisme de son équipe. Des bénévoles efficaces encadrent les invités (artistes, médias, partenaires) et les transportent d'un lieu à un autre, d'un repas à un film, d'un film à un cocktail, et ainsi de suite jusqu'à l'hôtel pour la nuit, et ce, tout au long de leur séjour. Une logistique d'accueil qui s'apparente à un véritable microcosme! Si cette manière de faire facilite les déplacements — au même titre que les voyages organisés —, elle contribue surtout aux échanges entre le public, les cinéastes, l'organisation du Festival et les journalistes. C'est ce qui explique qu'une de ses particularités les plus frappantes soit sa dimension humaine. Côté programmation, l'événement étant présenté à la suite de nombreux autres festivals de cinéma au Québec, il est dans l'ordre des choses que certains films aient déjà été diffusés dans les grands centres. Mais cela a une importance relative dans la mesure où le Festival existe d'abord et avant tout pour le public de la région. Il ne s'agit pas d'y rechercher la primeur, mais plutôt de ressentir le plaisir d'aller au cinéma.

Pas de tapis rouge pour la soirée d'ouverture, les invités se mêlent au public, ce qui rend l'atmosphère plutôt conviviale et bon enfant. Ce coup d'envoi aura été l'occasion de faire des

découvertes, à commencer par le film d'animation **Un jour ordinaire pas comme les autres** de Frédéric Tremblay. Celui-ci porte un regard assez cinglant sur l'utilisation abusive que les gens font de la télévision. L'objet en lui-même est presque devenu un Dieu du divertissement à bon marché qui nous hypnotise, nous aspire, nous bouffe littéralement. Un film qui fait prendre conscience de l'emprise de la télévision dans nos vies. Pour sa part, le court métrage **Les Derniers Jours** de Simon-Olivier Fecteau nous fait réfléchir sur la vie qui passe trop vite. Dans un appartement façon Amélie Poulain, un homme âgé fouille dans ses souvenirs et retrouve une feuille de papier où est inscrite une liste de choses à faire dans sa vie. Le réalisateur retrace alors la démarche de cet homme pour concrétiser les rêves qu'il s'était jadis fixés. Une des scènes montre le vieillard discuter avec beaucoup d'emportement devant une pierre tombale, avant de le voir rayer de sa liste « Discuter politique avec René Lévesque ». Tout le film est parsemé de ces petits moments cocasses qui font sourire. C'est finalement le long métrage du programme qui aura causé bien peu de surprises. L'acteur français Didier Bourdon accompagnait son **7 Ans de mariage**, une comédie au scénario prévisible dans laquelle Catherine Frot joue à nouveau le rôle de la bourgeoise coincée d'un couple dont la relation bat de l'aile. Pas du tout à la hauteur d'un film d'ouverture!

Dans **Histoires belges**, une compilation de six courts métrages assemblée par Silence, on court!, on reconnaît l'humour un brin acide et caustique de ce pays, largement inspiré du quotidien de ses habitants. Deux films se démarquent et présentent des visions opposées de l'amour : **Alice et moi** de Micha Wald et **Mon cousin Jacques** de Xavier Diskeuve. Si le sujet du premier est plutôt dramatique, sa mise en scène ne l'est pas du tout. Sur fond de road movie, le réalisateur a su mettre en images et en mots une rupture amoureuse sans tomber dans le mélodrame. Le personnage principal est manifestement dépendant de sa copine et complètement accroché à son téléphone portable qui le relie à elle. En plein trajet — lors d'un énième appel —, sa copine le quitte. Cette rupture devient source d'exaspération qu'amplifie



Un jour ordinaire pas comme les autres de Frédéric Tremblay — PHOTO : ONF



Mon cousin Jacques de Xavier Diskeuve — PHOTO : BRUNO FAHY

la présence de sa tante et ses deux vieilles amies. Wald illustre fort bien avec ce court film la rage que l'on peut éprouver lors d'une rupture. Sur une note plus positive, celle d'une union, **Mon cousin Jacques** met en scène une galerie de personnages très colorés, à commencer par Jacques, un homme pas très gâté par la nature et laissé-pour-compte. Celui-ci rêve de s'établir, d'avoir une femme et une fermette, mais sa famille le croit installé en permanence dans la maison familiale, bâton de vieillesse des parents. Contre toute attente, Jacques trouvera finalement sa tendre moitié lors d'une savoureuse séance de *speed dating*. À travers toutes les difficultés vécues par son personnage et les multiples façons de concevoir le couple, Diskeuve démontre la justesse du proverbe *Chacun sa chacune*.

Que dire du film du Québécois Roger Boire, **Comment devenir un trou de cul et enfin plaire aux femmes**, présenté en première à Rouyn? Pas grand-chose sinon que le scénario, très mince, ne remplit pas les promesses du titre un brin provocateur. La thèse du cinéaste est claire : les femmes préfèrent les machos. Les hommes roses ne les intéressent pas, sauf pour des relations amicales. Il est clair que le réalisateur a voulu faire un film sans prétention avec peu de moyen. Malheureusement, il semble que cela ne suffise pas pour... plaire!

Le deuxième long métrage de Carole Laure, **CQ2 (Seek You Too)**, met en scène des personnages avec leurs démons et leur fragilité intérieure. La réalisatrice démontre une sensibilité dans les liens qui se créent entre les personnages. Rachel (Clara Furey) entretient un rapport conflictuel avec sa mère. Elle trouvera un moyen d'apaiser sa colère à travers la danse et les conseils prodigués par Jeanne (Danielle Hubbard), une danseuse récemment sortie de prison. Une des forces du film est de mettre en images le corps qui parle et exprime des émotions. Cette utilisation de la danse n'est pas accessoire, mais essentielle pour comprendre l'attitude et la transformation de la jeune femme.

Le premier long métrage de Jeremy Peter Allen, **Manners of Dying**, film d'ouverture des prochains Rendez-vous du cinéma québécois, pose des questions éthiques sur la peine de mort. Adapté d'une nouvelle de Yann Martel, le film suit les dernières



2000 Fois par jour de Stéphanie Lanthier et Myriam Pelletier-Gilbert — PHOTO : ALAIN COMEAU/ONF

heures d'un condamné à mort. Dans un premier temps, nous suivons une à la fois les nombreuses procédures : l'arrivée du condamné à la prison, la captation vidéo, les préparatifs pour l'injection létale, etc. Dans un cas de peine de mort, le détenu a droit à une dernière requête. Kevin Barlow (Roy Dupuis) en a une plutôt inusitée. Il veut que sa mère reçoive une copie de la cassette de ses dernières heures. Est-ce que le directeur de la prison (Serge Houde) possède l'autorité pour accéder à cette demande? En parallèle à cette réflexion d'ordre technique et morale, s'en trouve une autre : celle de l'exploration de différents moments de tensions psychologiques que ressent le personnage de Barlow dans l'attente de son exécution. Tout l'intérêt du film réside là. Avec pour résultat, une obligation chez le spectateur à réfléchir à sa propre mort. La forme du film, non linéaire, donnera l'impression au public de se faire répéter la même histoire *ad vitam æternam*, mais ce parti pris permet de démontrer que l'humain réagit différemment selon la gravité des situations et avec beaucoup plus de tension quand elle concerne sa propre mort.

Côté documentaire, les festivaliers avaient, entre autres, droit à un film sur un sujet bien de chez eux : les reboiseurs de l'Abitibi. **2000 Fois par jour** de Stéphanie Lanthier et Myriam Pelletier-Gilbert leur laisse la parole, et si les témoignages suscitent quelques sourires, on a tôt fait de sentir toute l'absurdité de ce travail effectué pour le compte des grosses compagnies. Celles-ci se donnent manifestement bonne conscience en engageant ces jeunes pour reconstruire la forêt qu'elles ont saigné à blanc. L'entreprise des réalisatrices est louable et l'on sent très bien tout le respect qu'elles ont envers leur sujet. Cependant, il est manifeste qu'elles ont voulu trop en montrer. La présence d'éléments redondants mine le film qui aurait avantage à être resserré.

Plaisir d'aller au cinéma donc, comme nous le disions au tout début, même lorsque les sujets sont des plus sombres. Les gens de Rouyn-Noranda et de la région auront encore répondu à l'appel du Festival. Pour notre part, quelques rencontres avec des cinéastes et des gens du public auront prouvé encore une fois que l'éloignement crée réellement une proximité. ■